

Entretien avec Monsieur le curé

« LE PRÊTRE EST UN LEVAIN »

Note : les mots soulignés sont les mots sur lesquels les interlocuteurs ont particulièrement insisté à l'oral.

P'tit Saint-Basle : Monsieur le curé, je voudrais tout d'abord vous remercier d'avoir bien voulu me recevoir pour cet entretien avec le *P'tit Saint-Basle*. Je voudrais aussi vous souhaiter la bienvenue en Meuse et beaucoup de réussite et de joies dans votre sacerdoce au service de vos paroissiens.

J'aimerais parler d'abord de la terre et des gens qui vous ont vu naître et qui ont sans doute beaucoup influencé l'homme et le prêtre que vous êtes devenu.

Monsieur le curé : Merci beaucoup, Monsieur Mangin, et merci d'avoir fait cette proposition d'interview pour le *P'tit Saint-Basle*. Je suis heureux de vous accueillir et de répondre à vos questions.

Donc, la République démocratique du Congo, l'ancien Zaïre comme on l'appelait à l'époque de Mobutu, est un vaste État au cœur de l'Afrique, quatre fois plus étendu que la France, 80 fois plus étendu que la Belgique, qui est le pays qui l'a colonisé. À l'époque, on l'appelait le Congo belge. La superficie de la R.D.C. est de 2 345 000 km². C'est un grand pays qui fait frontière avec neuf autres pays d'Afrique centrale. Selon les estimations de 2023 de la Banque mondiale, le pays compte 105 millions d'habitants. Il a pour capitale Kinshasa. C'est un pays qui est très riche en minerais, dans l'est du pays, là où il y a la guerre aujourd'hui, à la frontière avec le Rwanda. Il dispose de 70 % de la réserve mondiale de cobalt. Il y a aussi de l'uranium, du cuivre, du coltan, une matière qu'on utilise aujourd'hui pour les ordinateurs et les téléphones. Et c'est la raison pour laquelle le pays qui m'a vu naître n'est pas en paix. Il est presque victime de ses richesses, mais la population est très pauvre.

Pour ce qui me concerne plus particulièrement, j'appartiens à l'ethnie bantoue des Lélés, qui sont installés dans la région du Kasai, au centre-est du Congo. Outre ma langue maternelle, le lélé, je parle couramment trois des quatre langues nationales du Congo, le kikongo, le lingala et le tchilouba.

PSB : Monsieur le curé , est-ce que vous qui êtes né après la colonisation en avez malgré tout ressenti les effets ? Sous quelle forme ?

M. le c. : Ah, merci pour la question. Né après la colonisation, oui. Mes parents ont été en plein dans la colonisation. Et leur histoire, qu'ils m'ont transmise, est d'abord l'histoire de la colonisation, et mes vingt premières années, les années 60 et 70, c'est encore toute l'histoire de la colonisation. Et donc, ses effets sont en moi, et c'est ça qui m'a motivé à devenir historien. J'ai fait des études d'histoire, parce que mon papa, qui était dans la colonisation, qui a été élevé par les missionnaires, qui est devenu catéchiste, enseignant, tous les soirs, m'a raconté, à moi son premier fils, beaucoup d'histoires sur la colonisation. Né en 1959 - l'indépendance est en 60 - je suis très proche de cette histoire-là, et mon papa voulait faire de

moi un intellectuel et, selon son expression, un Blanc à peau noire. Oui, oui, il disait ça. Il fallait que culturellement, je pense comme les colons, comme les Blancs, malgré ma peau noire. C'était sa fierté. Et donc il m'apprenait plutôt l'histoire de nos ancêtres les Gaulois, tout ce qui concernait l'Europe, pour que je puisse grandir avec cette culture européenne, plus qu'avec sa propre culture à lui.

PSB : Donc, il était assimilationniste.

M. le c. : Voilà : assimilationniste. Et il a tout fait pour ça.

PSB : Vous dites : « il était dans la colonisation ». Qu'est-ce que cela signifie exactement ?

M. le c. : L'histoire de mon papa est un peu particulière. Il est né en 1918 ou 1919. Il était orphelin de père et de mère et a été élevé par une tante. À l'époque, au début des années 1920, quand les colons arrivaient, tout le monde fuyait. Et sa tante a pris ses propres enfants et a abandonné mon papa, qui a été recueilli par les colons qui arrivaient. Ils sont allés le déposer à la mission, il avait, selon ses dires, 5 ou 6 ans. Mon papa a été élevé par les missionnaires. Il est devenu interprète, catéchiste, et sa famille ne l'a reconnu qu'après, quand il était déjà *évolué*. Il savait parler la langue des blancs, donc le français, et on lui faisait faire l'interprète. C'est cette histoire, ce choc-là, peut-être, qui a fait qu'après son mariage avec l'une des premières femmes qu'on a fait venir à la mission pour travailler, il a voulu que moi, le premier de ses fils, renvoie l'ascenseur à ceux qui lui ont sauvé la vie, que je pense comme eux, que je devienne prêtre. Ça, c'était son objectif, son rêve, et le jour de mon ordination a été sa plus grande fierté.

PSB : Votre pays est quatre fois plus grand que la France, mais ne compte qu'une centaine de millions d'habitants. En Europe, on s'imagine chaque mère africaine entourée d'une ribambelle d'enfants. Comment expliquer cet écart entre cette représentation des choses et la réalité ?

M. le c. : En France, la densité de population est beaucoup plus forte. Le Congo est un vaste pays avec des espaces inhabitables, une très grande forêt équatoriale, de grandes savanes aussi. La population se concentre autour des grandes villes. Presque la moitié du pays est inhabitée, il y a de grandes forêts occupées seulement par les Pygmées, qui ne sont pas très nombreux, pas très avancés et qui vivent encore à la manière archaïque. Les enfants ne sont pas vaccinés, le taux de mortalité est encore bien plus élevé qu'en France.

PSB : La mortalité infantile est-elle forte dans les grandes villes ?

M. le c. : Forte non, parce que dans les grandes villes, il y a la vaccination et des conditions de vie bien meilleures que dans l'arrière-pays.

PSB : Y a-t-il malgré tout déjà une baisse du nombre d'enfants par couple ?

M. le c. : Oui ! Maintenant oui. Auparavant il avait même la polygamie ! Plus vous aviez d'enfants, meilleure était votre situation économique, parce que les enfants allaient travailler dans l'agriculture, dans l'élevage, et qu'ils participaient aux travaux champêtres et manuels. Mais aujourd'hui, avec l'évolution, il faut que les enfants soient pris en charge, qu'ils aillent à l'école. Or, l'État, sur place, ne prend pas en charge le coût de la scolarité.

PSB : Donc, les couples réduisent le nombre d'enfants ?

M. le c. : C'est cela. Les couples ont moins d'enfants, parce qu'ils doivent en assumer la responsabilité et veiller à leur éducation. Et puis, la polygamie n'est plus autorisée, du fait de la religion. Mon pays est plus catholique, chrétien, que musulman. On se marie à l'église, c'est une seule femme, et comme il faut s'occuper de la famille, quand on a 5 enfants, c'est le maximum. Maintenant, les familles ont vraiment moins d'enfants, avec l'amélioration des conditions de vie. Les enfants doivent aller à l'école, il faut les soigner, les habiller, et les gens comprennent de plus en plus que ce sont de grandes responsabilités et qu'il faut avoir les moyens de les assumer.

PSB : On peut dire alors que c'est une évolution qui est un peu comparable à l'évolution européenne ?

M. le c. : Ah oui, tout à fait. Avec les moyens d'aujourd'hui - télévision, Internet - eh bien, on ne copie pas, mais on suit beaucoup ce qui se passe en Europe, aux États-Unis, en Amérique, en Asie. On voit bien comment les gens vivent, qu'ils sont heureux et qu'ils vivent bien. On n'a plus intérêt à avoir des ribambelles d'enfants qui seraient livrés à eux-mêmes. Donc, il faut bien limiter les naissances.

PSB : J'ai lu dans le *P'tit Saint-Basle* que votre père était agriculteur. Est-ce que vous pouvez nous présenter votre milieu social et familial ?

M. le c. : Oui, mon papa était agriculteur. Comment l'est-il devenu ? Comme je vous l'ai dit, il a été recueilli par les missionnaires. Il est devenu interprète. Et chaque fois que les missionnaires avaient obtenu de la terre pour y installer un poste de mission, mon papa qui servait d'interprète en recevait une petite parcelle, un carré à cultiver pour sa famille. Mon père faisait donc partie des Congolais qui ont acquis des terres grâce aux missionnaires. Et il est devenu agriculteur, parce que c'est lui qui devait apprendre aux autres à devenir sédentaires, comment faire de l'agriculture avec des méthodes modernes.

PSB : Et donc, les gens, à l'époque, n'étaient pas sédentaires ?

M. le c. : Eh non, les gens se déplaçaient beaucoup. Quand il n'y avait plus de gibier là où ils étaient, quand la terre était déjà appauvrie, eh bien ils se déplaçaient. Ils allaient là où ils pouvaient chasser, faire de la cueillette, et un peu d'agriculture. Les gens, au début, vivaient plus de cueillette que de chasse. Mais les missionnaires ne pouvaient pas évangéliser des gens qui étaient perpétuellement en déplacement. Ils devaient donc leur apprendre à devenir sédentaires. Et le premier moyen pour cela, c'est de développer l'agriculture. Alors, mon papa, qui avait lui-même des terres et qui était interprète, a participé à ce mouvement de développement de l'agriculture et de la sédentarisation, et aussi de construction pas en durable, mais en semi-durable.

PSB : *Durable* ne fait pas référence au développement durable d'aujourd'hui. Cela veut dire des maisons destinées à durer un petit peu, alors que les habitations traditionnelles, elles, ne duraient pas ?

M. le c. : Oui, les habitations traditionnelles étaient en paille, en matériaux naturels. Elles pouvaient flamber en un rien de temps et quand les gens partaient, ils reconstruisaient en

fragile. Mais pour le semi-durable, on a commencé à fabriquer des briques en terre cuite. Je ferai ici une parenthèse : mon père, qui avait construit en briques, s'est retrouvé une fois tout seul, parce que tous ceux qui étaient autour de lui, qui avaient construit en traditionnel, étaient partis, sans que mon père puisse les suivre parce que sa maison à lui était en brique et en tôle. Nous sommes restés tout seuls dans l'ancien site. Leurs occupants étaient partis pour trouver d'autres terres arables ou d'autres endroits où ils pouvaient faire la cueillette et chasser. Heureusement, ce qui nous a sauvés, c'est que nous étions proches des missionnaires qui construisaient déjà des églises, des écoles, des dispensaires, des hôpitaux. Progressivement, les gens qui se déplaçaient pour aller faire la cueillette ont dû revenir quand il y avait des problèmes de santé, pour l'église, pour l'école. Quoi qu'il en soit, l'agriculture est la base du sédentarisme.

En ce qui concerne mon milieu familial, mon papa s'est marié religieusement, avec une seule femme. Ils ont eu onze enfants. Onze. Lui était catéchiste, interprète et il n'avait pas droit à l'erreur comme les autres. Une seule femme. Ma mère a 93 ans aujourd'hui. Papa, son rêve, c'était d'avoir un garçon à qui il pourrait tout léguer. Avant moi, il y a quatre filles, qui ont quand même été éduquées, mais pas autant que moi. Quand je suis né, le 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, pour mon père, c'était vraiment Dieu qui l'avait exaucé. Et il a tout misé sur moi. Les moyens qu'il a mis pour mes études ne sont pas les mêmes que ceux qu'il avait mis pour mes quatre sœurs nées avant moi. Après moi, il y a quatre filles encore, et puis deux garçons. Donc, parmi les garçons, comme j'étais l'aîné, on m'a mis tout de suite à l'école, au séminaire, j'ai été formé par les missionnaires, jusqu'à devenir prêtre, aller à l'université, venir en Europe, à l'université à Lille, jusqu'à ma thèse de doctorat en anthropologie. Je suis docteur en anthropologie, en histoire des religions. Mon père a plus misé sur moi pour les études, mais tous mes frères et sœurs sont arrivés au niveau du bac, tous. Seuls les garçons ont fait des études universitaires.

PSB : En Europe, on s'est longtemps imaginé, et on se l'imagine peut-être encore au XXI^e s., que les Africains vivaient en dehors de la civilisation occidentale, dans des villages d'éleveurs, qu'ils habitaient dans des cases et qu'ils pratiquaient des religions traditionnelles que les Européens qualifieraient de païennes. Ce mode de vie existe-t-il encore actuellement ?

M. le c. : Non, actuellement, il y a beaucoup d'évolution. Les indépendances sont intervenues autour des années soixante, et depuis les choses ont beaucoup évolué. La religion chrétienne est beaucoup plus active aujourd'hui en Afrique qu'en Europe, avec notamment l'influence du pentecôtisme. Très peu de gens sont encore adeptes de la religion traditionnelle. Le christianisme et l'islam sont les deux grandes religions. Et celles qu'on qualifiait de païennes, de traditionnelles, ont fortement reculé. Les pratiquants de ce qu'on appelle l'animisme ne sont que 2 %.

PSB : Et les Pygmées, est-ce qu'ils se sont un peu occidentalisés, du point de vue de la religion ?

M. le c. : Justement, les 2 % en question sont principalement constitués par les Pygmées, qui sont dans des espaces très peu accessibles par les missionnaires et même par la civilisation occidentale. Le reste, c'est tout le contraire. L'évolution est très grande, à cause de la télévision, des médias. Les gens suivent ce qui se passe à l'étranger. Ce que les colons ont trouvé à l'époque, ce n'est plus ça, aujourd'hui en Afrique. Soixante ans après l'indépendance, beaucoup de choses ont changé.

PSB : Pouvez-vous me décrire votre cheminement vers la prêtrise et votre itinéraire en tant que prêtre ?

M. le c. : Papa étant catéchiste, sacristain, j'ai commencé à fréquenter l'église tout jeune, à cinq-six ans. Mon parrain était belge, c'était le frère du curé qui m'a baptisé. J'ai été enfant de chœur. Le désir de mon père était que je puisse suivre le chemin de mon curé. Alors, avec l'appui de mon parrain, je suis allé très tôt préparer le séminaire. Et quand j'ai eu mon bac, j'avais le choix : soit devenir médecin, soit devenir prêtre. Au même moment que j'étais admis à l'université pour faire médecine, l'évêque m'écrivait que je pouvais aller au grand séminaire, au Congo, alors Zaïre, pour devenir prêtre. Et je suis revenu voir mon papa et je lui ai dit : j'ai le choix de devenir soit médecin, soit prêtre. Qu'est-ce que vous¹ me conseillez ? Alors, je vois encore le silence de mon papa, qui me dit : *tu seras médecin dans les deux cas, ou du corps ou de l'âme. Moi, je serais plus heureux si tu devenais médecin des âmes.* J'ai donc décidé d'aller au grand séminaire pour devenir prêtre. J'ai fait toute ma formation au Zaïre de l'époque. On m'a envoyé à l'université catholique de Kinshasa, où j'ai fait mes études de philosophie et de théologie. En 1989, je suis devenu prêtre. Une fois prêtre, je suis allé dans la pastorale², en 1997. C'est à ce moment-là que mon évêque m'a envoyé faire des études à l'université catholique de Lille. Il souhaitait que je fasse théologie ou histoire des religions, mais c'est l'anthropologie religieuse qui m'intéressait. D'autant plus que cette année-là, les universités catholique et Charles-de-Gaulle de Lille avaient un accord de coopération pour préparer la relève des gens qui devaient devenir professeurs d'université, professeurs de séminaire. Et on considérait que la théologie seule ne suffisait pas, qu'il fallait approfondir la connaissance de *l'homme*. Parce que c'est *l'homme* qu'il faut évangéliser. Avec l'évolution, le recul de la foi, il faut comprendre les désirs de l'homme du XXI^e s., compte tenu de tous les progrès technologiques. Est-ce que la théologie doit continuer à être la même que celle de saint Thomas d'Aquin ? Donc, il fallait jeter ce pont vers l'anthropologie pour adapter la théologie

¹ Note de M. le curé : « Au Congo-Belge le "tutoiement" de ses parents était inconcevable. [...] Je vouvoyais mes parents, mais eux pouvaient me tutoyer. » B. Mangin : il en était de même naguère en France. Ma grand-mère, née en 1894, vouvoyait son père.

² Note de M. le curé : « Faire la pastorale », dans les années de mon ordination sacerdotale (1989), faire la pastorale signifie -être vicaire itinérant : le prêtre qui va de village en village pour dire les messes et administrer les sacrements. Le curé reste souvent au chef-lieu de la paroisse pour assurer les questions administratives et éducatives et dire les messes dominicales dans l'église paroissiale.

aux hommes du XXI^e, XXII^e s. Beaucoup de prêtres ont étudié l'anthropologie, l'histoire des religions pour pouvoir envisager ce basculement-là.

PSB : Mais ne pourrait-on pas penser qu'à force de trop se pencher sur l'homme, on oublie Dieu ?

M. le c. : L'homme, c'est Dieu. Dieu, c'est l'homme. Regardez dans la chapelle Sixtine, à Rome, le doigt de Dieu qui crée l'homme. Voyez cette image-là. On voit un doigt énergique et puis l'homme. Les deux, c'est l'anthropologie, Dieu sous forme humaine, et l'homme qui est là, qui est créé. Alors maintenant, on se demande: qui est le Dieu de l'autre ? Et en psychanalyse, Sigmund Freud dit : en fait, Dieu est. Dieu est ! Mais il n'existe pas. C'est l'homme qui existe, et qui crée Dieu.

PSB : Oui, mais ça, n'est-ce pas un peu quelque chose qui sent le soufre ?

M. le c. : Voilà. Ça sent le soufre, ça ! Maintenant, l'anthropologie religieuse sert à définir le Dieu qui est dans la tête de l'homme. Le Dieu qui est, c'est le Dieu qui est dans la tête de l'homme. On ne peut pas comprendre Dieu si on ne comprend pas l'homme. Celui qui comprend l'homme, comprend Dieu. Ce n'est pas l'inverse. À un certain moment, on a pensé qu'il fallait comprendre Dieu pour comprendre l'homme, mais c'est tout le contraire. C'est l'homme qui fait Dieu.

PSB : C'est une vaste question.

M. le c. : Une vaste question. Donc l'anthropologie est le meilleur passage pour comprendre Dieu. Comprenez l'homme, vous comprendrez Dieu. Et Jésus lui-même a dit ça : Celui qui m'a vu a vu le Père ! Non pas le contraire, non pas celui qui a vu le Père m'a vu. Le bien que vous faites aux plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. Si vous servez l'homme, c'est Dieu que vous servez. Si vous allez vous enfermer dans un monastère pour dire « je sers Dieu », mais que vous méprisez vos frères, vous n'êtes pas sur le bon chemin. Comprenez l'homme, servez-le, et c'est Dieu que vous servez. L'anthropologie religieuse nous aide à comprendre les choses dans ce sens-là, et non pas dans l'autre sens. Qui est Dieu, sinon l'homme vivant ?

PSB : La RDC est en grande majorité catholique. C'est un héritage de la colonisation belge. On dit bien souvent que les Africains conservent sous la surface des religions révélées – christianisme et islam – un fondement constitué par les religions traditionnelles. Dans quelle mesure est-ce vrai ? et peut-être j'ajouterais : *actuellement*.

M. le c. : Oui. Actuellement, cela est tout à fait vrai, parce que le concile Vatican II a introduit la notion d'inculturation. Jésus est né dans une culture, et il a voulu universaliser la doctrine de l'amour. La religion de Jésus peut se résumer en trois mots : amour, pardon, paix. Celui qui aime, pardonne, et celui qui pardonne est en paix avec lui-même. Il est en paix avec les autres. Cela tombe bien, c'est aujourd'hui le lundi de Pâques. Les premiers mots du Christ ressuscité, c'est : La paix soit avec vous. La paix ! Et la paix n'est que dans le cœur de celui qui a pardonné. Parce que Lui, avant de mourir, dit : Père, pardonne-leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. Tu m'as aimé, je les ai aimés. Même s'ils me tuent, je leur pardonne. Alors, ces trois mots-là - amour, pardon, paix - nous devons les incruster dans toutes les cultures, européenne,

asiatique, africaine. C'est ça l'inculturation. Je prends ce que j'ai dans ma culture, j'y mets ces trois graines-là du Christ jusqu'à ce que cela porte du fruit. Ce fruit pourra être différent de celui qu'on récoltera sur le sol européen ou sur le sol asiatique. La culture, c'est comme la terre, comme le sol. Il ne faut pas l'effacer. Le fruit qui sortira sera un fruit hybride selon le terroir. Hier, je célébrais Pâques. Les images de Pâques au Congo, dans notre culture, - l'ambiance, la musique, la danse, les chants - sont bien différentes. Ça, c'est la culture. Derrière cette culture-là, on dit : le Christ est ressuscité, aimez-vous, pardonnez-vous, faites la paix. Le message que je veux faire passer est celui de l'espérance, de l'amour, du pardon, de la paix. Mais il est habillé différemment.

PSB : Monsieur le curé, votre réponse était très intéressante, mais je voulais en fait en venir au phénomène - qui n'est peut-être qu'une perception européenne - de cette déformation que les Africains feraient subir au catholicisme et au protestantisme en les mélangeant avec les religions traditionnelles africaines. Je crois qu'on appelle cela le syncrétisme. Êtes-vous d'accord avec ce constat, est-ce un problème pour l'Église catholique et qu'en pensez-vous en tant qu'homme de terrain ?

M. le c. : Avec toute ma culture religieuse, je dirais que le syncrétisme, c'est l'avenir du christianisme. Nous avons parlé de l'inculturation...

PSB : Pardonnez-moi : pouvez-vous tout d'abord donner, pour nos lecteurs, votre définition du syncrétisme ?

M. le c. : Le syncrétisme, c'est pouvoir s'approprier le christianisme dans différentes cultures, recevoir le Christ de différentes manières, dans son langage, ses mœurs, ses us, ses coutumes. Incorporer au message du Christ les éléments de son terroir, de sa culture. C'est cela qu'on appelle le syncrétisme. C'est un mot très ancien. Je dirais d'abord ceci : le christianisme est issu du judaïsme, qui en est la souche. Pierre et Paul ont quitté le judaïsme pour amener la nouvelle religion chez les païens. Alors, on a dû faire du syncrétisme avec Pierre. Quand vous lisez les Actes des apôtres, on demande à Pierre : mais ces gens-là, à qui vous apprenez notre religion, est-ce qu'ils sont circoncis ? Est-ce qu'ils doivent manger des bêtes étouffées, selon la loi de Moïse ? Donc, on a déjà le premier pas hors de la coquille du judaïsme en direction d'une conversion au christianisme. Et Paul, qui est presque le fondateur du christianisme, on l'appelle l'apôtre des Gentils, c'est-à-dire des non-juifs, des païens. C'est déjà le syncrétisme. Jésus n'a jamais parlé latin. Par la suite, l'empire romain s'est divisé, et tout est venu en Occident, à Rome. La culture occidentale, dont Rome a habillé le message de Jésus-Christ, comment doit-on appeler cela, sinon du syncrétisme ? Et Rome, qui a pratiqué le premier syncrétisme, a envoyé ses missionnaires à travers le monde, et donc en Afrique. Rome ne peut pas vouloir que le christianisme ne puisse avoir que la culture occidentale, parce que le christianisme n'est pas occidental, le Christ n'est pas occidental. Il a été en Égypte quand il fuyait Hérode qui voulait le tuer. Il a donc mis pied au moins en Afrique. Mais je n'ai pas encore vu dans la Bible un seul pays d'Europe où le Christ ait mis le pied. Le message du Christ est universel. C'est cela que *catholique* veut dire. L'avenir de ce message-là, pour moi, c'est le syncrétisme. Ça signifie que le message, comme je vous ai dit : l'amour, le pardon, la paix,

doivent pouvoir prendre les couleurs des terroirs dans lesquels on le sème. Fleurir là où on vous a semé. Et ce message n'a pas d'autre forme que le syncrétisme. Alors si on pense que le syncrétisme, c'est une déformation, moi, je dis : c'est tout le contraire. Le syncrétisme, c'est l'avenir du christianisme. Les différences nous enrichissent.

PSB : Descendons à un niveau un peu plus terre-à-terre. Certains comprennent par syncrétisme le fait que des catholiques africains conservent par exemple la pratique de la polygamie. Je ne veux pas tomber dans les clichés, je ne sais pas si cela se fait encore, mais en principe, c'est interdit par l'Église.

M. le c. : Il y a dans la théologie africaine ce qu'on appelle des *pierres d'attente*. Ce sont des valeurs africaines qu'on peut insérer dans le christianisme. D'autres valeurs sont des valeurs négatives que les théologiens africains que nous sommes ne reconnaissent pas comme des pierres d'attente. Le travail théologique des Africains consiste à faire la sélection de ces pierres d'attente, des valeurs africaines qu'on ne peut pas mettre de côté pour ne prendre que les valeurs occidentales. Mais il y a des valeurs dégradantes. Je vous en ai parlé au début : il n'y a plus beaucoup de polygamie, sauf un peu chez les musulmans.

PSB : Qu'en est-il des pratiques de magie, de sorcellerie ? Sont-elles encore répandues ? Leur cohabitation avec les religions comme le christianisme et l'islam est-elle conflictuelle ou pacifique ?

M. le c. : En ce qui concerne la magie, je dirais que dès le départ, il y avait des anges déchus et d'autres qui sont restés fidèles. On ne supprimera jamais la magie, ni la sorcellerie. Ce serait comme dire que le démon n'existe plus. Si le démon est là, c'est que la magie existera toujours, la sorcellerie existera toujours, le péché existera toujours. Alors, leur cohabitation avec la religion ? Dieu est plus fort. C'est pour ça que dans toutes les Églises, en Europe aussi, il y a des exorcistes. Les exorcistes sont là pour faire reculer les œuvres de Satan, par la prière. Et Satan n'est pas plus fort que Dieu. En Afrique, c'est pareil. Les missionnaires qui sont arrivés ont pensé que tout était sorcellerie en Afrique. Non, tout n'est pas sorcellerie. La sorcellerie comprend le fétichisme, mais aussi les savoir-faire pour la pharmacopée, par exemple. On ne mélange pas ce qui soigne et ce qui nuit. Celui qui est mal intentionné va prendre ce qui doit soigner, exagérer la dose et tuer. Ça, on ne pourra pas le supprimer, et il n'y a pas qu'en Afrique qu'il y a de la magie et de la sorcellerie. Le mot *sorcier* n'est pas africain, il est français. (Rire) Ces pratiques ont diminué et elles ont aussi baissé en Afrique. La religion y est en progression, et cela fait reculer la sorcellerie, qui est toujours là, parce que le démon est toujours là.

Avec l'islam, c'est la même chose. Il y a ce qu'on appelle les marabouts. L'islam pur n'est pas dans le maraboutage.

PSB : En effet, j'ai lu dans la documentation que j'ai consultée que certains dignitaires musulmans eux-mêmes disent : le marabout n'est pas le vrai islam.

M. le c. : Ce n'est pas le vrai islam, je confirme !

PSB : La documentation disait aussi que l'islam officiel a tendance à s'imposer.

M. le c. : Absolument ! Que ce soit du côté chrétien ou du côté musulman, ce qui progresse beaucoup, c'est le côté du vrai. Le vrai islam fait reculer les pratiques occultes du maraboutage, tout comme du côté catholique, avec les exorcistes, on combat la sorcellerie ou le mauvais sort.

PSB : Vous dites donc que le christianisme officiel a lui aussi tendance à s'imposer ?

M. le c. : Oui.

PSB : Mais est-ce qu'il ne faudrait pas nuancer cela, quand on voit que du côté du christianisme protestant - pas du catholicisme, qui n'est pas concerné en principe par ce phénomène-là - il y a toutes ces sectes évangéliques américaines qui sont - ou, pour être modéré, qui nous apparaissent - un peu comme des réunions d'illuminés et qu'on pourrait finalement considérer comme un équivalent chrétien des marabouts ?

M. le c. : L'équivalent ? Oui. En fait, je sais de quoi je parle parce qu'au Congo, il y en a de toutes les couleurs. Ces groupes syncrétiques issus du protestantisme sont très nombreux. Beaucoup de pasteurs n'ont de pasteur que le nom. Ce qu'ils aiment, c'est le tapage, ce sont les démonstrations qui frappent les gens. Un tel n'est pas pasteur, mais il a l'enveloppe du pasteur, il est dans la magie. Il crée une Église, qui devient son fond de commerce. Il sait qu'il y a des gens qui souffrent des méfaits de la sorcellerie, des gens qui veulent avoir des enfants, et bien d'autres choses encore. Il monte des démonstrations-spectacles, il fait entrer une personne en transe, il claque dans ses mains, elle tombe par terre, elle se met à tourner, à tourner. On voit bien que ce sont de faux prophètes.

PSB : Ce que vous venez de décrire là concerne des chrétiens ?

M. le c. : Des chrétiens protestants, dans ce qu'on appelle des Églises de réveil. J'ai fait ma thèse de doctorat sur les Églises de réveil au Congo. Ces Églises-là, il y en a de toutes les sortes, et il faut vraiment les passer au crible pour distinguer les Églises authentiques qui proclament le Christ de celles qui sont dirigées par de faux prophètes, qui utilisent des pratiques de magie, font des incantations, des démonstrations publiques pour attirer les gens, et même parfois pour recruter des clients. Quand on n'a pas de boulot, on essaye de se procurer de l'argent. Le fonds de commerce aujourd'hui, c'est l'Église. On se fait guérisseur. On prétend aider à trouver un mari, un passeport pour voyager, à avoir un enfant pour ceux qui n'arrivent pas à en avoir.

PSB : Ce sont des hommes d'affaires.

M. le c. : Des hommes d'affaires qui n'ont rien à voir avec la foi chrétienne. Il y a aussi des groupes où on va prier, comme chez les catholiques, les protestants ou les orthodoxes, mais on ne peut pas empêcher tous les autres parce que la liberté religieuse est là. À Kinshasa, toutes les deux rues, il y a de ces Églises de réveil, qui font un tapage incessant pour recruter des adeptes. Ce sont des gens en souffrance, auxquels on pompe encore le peu d'argent qu'ils ont, pour la caisse du pasteur. Il y en a de toutes les sortes. J'ai fait beaucoup d'études là-dessus pour ma thèse de doctorat sur les Églises de réveil, je sais de quoi je parle.

PSB : Maintenant, j'aimerais aborder votre expérience française. Quelle image aviez-vous de la France avant votre arrivée dans ce pays ?

M. le c. : Comme tout Africain, j'avais de la France l'image d'un pays de liberté, d'un pays où tout se passe bien, où il n'y a pas de gens qui souffrent. Voilà : idyllique ! idyllique ! Et puis, j'ai fait mes études, j'ai été naturalisé français. Maintenant, je peux juger des réalités qui ne sont pas idylliques, mais qui sont des réalités vraies. Que la France est un beau pays, que j'aime, voilà, que j'ai adopté, qui m'a adopté, voilà.

PSB : Quelle a été votre première station en France et y avait-il un décalage important entre la France vue d'Afrique et la réalité sur place ?

M. le c. : J'ai d'abord quitté le Congo pour la Belgique. J'étais à Bruges, d'où je suis parti pour Annecy. Je fais partie d'une association de prêtres consacrée à saint François de Sales, qui avait sa résidence à Annecy, et cela m'a donné l'occasion de découvrir le pays de saint François. D'Annecy, je suis allé à Lille pour étudier. J'y suis resté tout le temps de mes études universitaires, après quoi je suis resté dans le nord, dans la Somme, où j'ai exercé le ministère.

PSB : Quand avez-vous été ordonné prêtre ?

M. le c. : En 1989. J'ai exercé le ministère au Congo. Je suis arrivé en Europe en 95, en Belgique. Et en 97, j'ai commencé des études à Lille, jusqu'en 2010.

PSB : Je reviens à la deuxième partie de ma question : est-ce qu'il y avait un décalage important entre la France vue d'Afrique et la réalité sur place ?

M. le c. : Oui. Comme j'ai dit : quand on est en Afrique, ce qu'on voit à la télé, ce qu'on entend dire, c'est idyllique. Mais quand on arrive, on est devant la réalité, qui est autre. Il y a eu des moments où on se demandait : est-ce que je ne devrais pas rentrer chez moi ? C'était dur, surtout quand vous arrivez en plein hiver. La première fois, en 95, c'était l'été, mais quand je suis revenu pour la rentrée universitaire, à l'automne, et qu'ensuite l'hiver est arrivé, ce n'était pas facile. Mais on est fait pour s'adapter. Je me suis toujours dit : si ceux qui sont partis de l'opulence vers rien se sont adaptés, moi qui viens de rien et vais vers l'opulence, je dois pouvoir m'adapter. Vous comprenez ce que je veux dire ?

PSB : Oui, oui, bien sûr. Mais vous avez constaté que tout le monde n'est pas opulent, en France.

M. le c. : Non, tout le monde n'est pas opulent. On s'en rend compte et je vais vous donner un exemple : le jour où j'ai montré une petite vidéo à ma mère d'un clochard qui me demandait, à moi, de l'argent, ma mère a crié. Parce que, pour elle, les Blancs sont riches, tous ! Et en voir un qui me demandait une petite pièce pour aller s'acheter de la boisson : c'est pas vrai, c'est pas possible ! Vous voyez ! C'est là qu'on se rend compte que tout le monde n'est pas riche.

PSB : Et peut-être aussi que tout le monde n'est pas heureux.

M. le c. : Tout le monde n'est pas heureux non plus. Et que ce n'est pas juste l'argent qui fait le bonheur. Je connais des gens qui sont très riches, mais qui font des dépressions pour des questions de succession, d'héritage : moi, on m'a oublié... Ils ont beaucoup d'argent, mais ce

qu'ils voient, c'est que d'autres en ont plus qu'eux. Comme quoi il existe différentes gradations du bonheur.

PSB : Avez-vous été surpris par l'ampleur de la déchristianisation en France ?

M. le c. : Au début oui.

PSB : Est-ce que vous vous y attendiez ?

M. le c. : Non. Je ne m'y attendais pas, parce que nous avons l'image du berceau du christianisme et surtout, pour la France, celle de la fille aînée de l'Église. Et puis, voir cette dégradation... C'est à travers mes études que j'ai commencé à comprendre beaucoup de choses. Mes études universitaires m'ont aidé, l'anthropologie m'a aidé à comprendre l'évolution qui fait qu'à un certain moment, les gens ne peuvent plus croire comme ceux qui ont construit les cathédrales.

PSB : Le concept de laïcité existe-t-il en RDC ? L'État et l'Église sont-ils séparés ?

M. le c. : L'État et l'Église, séparés ? Oui et non. Oui, parce que les gens d'Église ne sont pas payés par l'État comme en Allemagne, comme en Belgique ou comme en Italie. Donc, quand vous êtes prêtre, c'est votre Église qui vous prend en charge.

PSB : C'est une forme de laïcité, c'est vrai.

M. le c. : Voilà, c'est une forme de laïcité. Mais l'Église et l'État, au Congo, sont depuis toujours les deux grands acteurs. C'est-à-dire qu'il n'y a que l'Église qui puisse se positionner contre les outrances de l'État. Ce qui fait que chaque chef d'État a toujours eu en face de lui un cardinal qui jouait le rôle d'opposition. Mobutu a eu affaire à un grand cardinal, Malula, qui a même dû quitter un temps le pays, mais qui est revenu. Quand Mobutu voulait s'engager dans la dictature, quand il était en position de malmener tout le monde, il avait en face de lui un cardinal qui pouvait lui dire : Ça, ça ne doit pas se faire comme ça. Et quand Kabila est arrivé, il a eu aussi face à lui Mossengo, un grand cardinal. Donc l'Église catholique était devenue en quelque sorte le parti de l'opposition. L'Église et l'État sont pour ainsi dire deux poumons qui permettent de respirer. C'est pour cela que j'ai dit oui et non. L'Église est libre, certaines voient le jour, comme les Églises de réveil, protestantes, kimbanguistes. L'Église kimbanguiste est une Église nationale fondée par un Congolais, Kimbangu, qui était d'abord un protestant³. Il y a donc le protestantisme, le kimbanguisme et puis le catholicisme, trois blocs qui tantôt s'entendent, tantôt ne s'entendent pas. Mais quand il s'agit d'être contre la politique, ils sont tous du même côté. À un certain moment, Mobutu a misé sur l'Église locale, pour dire : toi, tu peux être de mon côté pour qu'on puisse combattre les Églises étrangères, c'est-à-dire les Églises catholique et protestante. Toi, tu es congolais, tu dois être de mon côté. Il a réussi pendant un certain temps, mais cela n'a pas duré.

PSB : Mais est-ce qu'il y a, comme en France, des règles qui interdisent par exemple à un professeur de porter une croix apparente en classe ?

³ Simon Kimbangu (1887-1951), issu de l'Église baptiste, visionnaire messianique, donne naissance en 1921 au kimbanguisme. Condamné par les autorités coloniales en 1923, il reste en prison jusqu'à sa mort.

M. le c. : Non.

PSB : Vous savez qu'en France, les jeunes filles qui viennent voilées à l'école se font réprimander. Est-ce qu'il y a ce genre de problème au Congo ?

M. le c. : Non. Ce genre de problème n'existe pas au Congo. D'abord parce que, à la différence de la France, les élèves du primaire et du secondaire doivent obligatoirement porter un uniforme : bleu-blanc. Vous ne pouvez pas vous habiller comme vous voulez, sauf à l'université. Mais on peut mettre une croix, quand on est chrétien. On ne vous fait pas de problème, non. Les professeurs, eux, s'habillent comme ils veulent. J'ai enseigné, j'étais professeur à l'université, j'étais soit en costume-cravate - je mets ma croix - soit avec mon col romain. Les gens savaient que j'étais prêtre, ça ne leur posait pas de problème. Pour les professeurs femmes ou les religieuses, c'est pareil.

PSB : Vous avez été étudiant à Lille, prêtre à Amiens et maintenant en Meuse. Y a-t-il des différences entre le Nord et la Picardie, d'une part, la Meuse d'autre part, aussi bien en ce qui concerne les conditions d'exercice du sacerdoce que dans les mentalités ?

M. le c. : Rude question, difficile ! (Rire). En ce qui concerne les mentalités, je crois qu'il y a des similitudes entre la Somme et la Meuse, à cause de la guerre. Les gens qui ont connu les grandes guerres - dans la Somme, c'était exactement comme ici - sont un peu sur la réserve, du fait de l'histoire. Quand quelqu'un arrive, on veut quand même savoir qui le recommande, pourquoi il vient, ce qu'il va faire et dès qu'on le sait, on lui ouvre les portes. Dans le Nord, à Lille, par exemple, il n'y a pas cette histoire-là, très, très forte des grandes guerres. Sinon il n'y a pas de grande différence de mentalité. Personnellement, je ne sais pas si c'est parce que je suis arrivé étant prêtre, mais je n'ai pas été déçu de l'accueil des gens, ni dans le Nord, à Lille, ni dans la Somme à Amiens. Si je suis aujourd'hui dans la Meuse, c'est parce que j'ai été le vicaire de l'actuel évêque de Verdun. Quand je suis revenu de mon pays natal, je suis venu comme d'habitude le saluer, on s'est parlé et je lui ai fait part de mon souhait de reprendre un poste dans la pastorale. Il m'a dit : je viens de perdre un curé, à Dombasle, qui était un homme très estimé. Si ça te dit... Alors, j'en ai parlé avec l'évêque du Congo, qui m'a dit : tu as beaucoup travaillé. Les gens t'ont accueilli en France. Si tu veux y retourner, tu as mon feu vert. J'ai donc eu le feu vert de deux évêques, et je suis revenu. J'ai lâché un peu l'enseignement universitaire pour retourner dans la pastorale et là, je me sens très bien dans la Meuse, pays agricole comme chez moi.

PSB : En effet, c'est ce que j'ai lu dans le *P'tit Saint-Basle*.

M. le c. : Oui, ça, j'aime bien, ça me fait plaisir, je vais dans les champs, je vois les gens. J'ai des amis qui sont agriculteurs.

PSB : Vous n'avez jamais fait de mauvaises expériences, à cause de la couleur de votre peau, des choses comme ça ?

M. le c. : Non, personnellement non. Je sais pas si je dois dire que j'ai de la chance par rapport aux autres, mais personnellement je n'ai pas encore eu vraiment de mauvaises expériences à cause de ma couleur de peau. Je ne sais pas si c'est parce que je suis prêtre, mais je n'ai pas

ces expériences-là. Au contraire, j'ai beaucoup d'amis. J'ai entendu dire que d'autres ont eu des expériences négatives malheureuses. Je n'ose rien dire, parce que moi c'est le contraire.

PSB : Vous êtes en charge de 42 paroisses, c'est un chiffre énorme. Comment se passe concrètement votre travail de prêtre ?

M. le c. : Je voyage beaucoup. (Rire) Mon presbytère, mon lieu de résidence, est à Dombasle. Le bureau de la paroisse est à Varennes, à 15 km. Tous les jours, je fais donc la navette Dombasle-Varennes, où se trouvent le secrétariat et la trésorerie. Hier, j'ai célébré Pâques aux Islettes, mais vendredi saint, c'était à Montfaucon, donc je passe de Montfaucon aux Islettes, des Islettes à Dombasle, de Dombasle à Varennes. Il y a aussi les enterrements : chacun tient à être enterré dans son village. J'y vais beaucoup. Heureusement que ma voiture tient bon ! (Rire). Tout cela me plaît bien. Je rencontre les gens, qui m'accueillent, voilà.

PSB : Est-ce que vous avez d'autres activités que la célébration des messes ?

M. le c. : Oui, je fais l'aumônerie des EHPAD. Il y a trois EHPAD en Argonne : Clermont, Varennes et Montfaucon. Et puis j'aide aussi l'aumônière de l'hôpital de Verdun auquel est attaché un EHPAD de 200 places. À part cela, je fais de l'enseignement à distance pour des étudiants qui sont en train de terminer leur troisième cycle. Je guide les étudiants qui ont un mémoire à faire, je suis leur directeur de mémoire. Cela dit, j'ai levé le pied, je ne suis plus tous les jours à enseigner devant un auditoire de jeunes. Je suis plus dans la pastorale et à côté, je fais cet enseignement à distance par visioconférence.

PSB : Donc, ce sont des étudiants en théologie ?

M. le c. : Non, j'enseigne deux matières, l'andragogie et l'anthropologie. L'andragogie, c'est l'éducation des adultes. C'est un peu différent de la pédagogie, qui est plus tournée vers les enfants. Une des applications de l'andragogie peut être la manière de s'adresser aux personnes qui sont en maison de retraite, comment leur parler. C'est quelque chose qui m'aide beaucoup en tant que prêtre. Prêcher dans un EHPAD, c'est différent de prêcher à des étudiants. Quand je m'adresse à un public de jeunes, j'adapte mes homélies, pour parler leur langage. Les jeunes d'aujourd'hui sont sur les réseaux, l'Église catholique doit aussi y être présente. Par contre, quand je suis dans un EHPAD, je ne vais pas parler de ce qui se passe sur les réseaux sociaux (rire). Donc, je continue à enseigner l'andragogie et l'anthropologie, surtout l'anthropologie de développement, en Afrique. On ne développe pas quelqu'un, on l'aide à se développer. Voilà. C'est important, ça : on aide.

PSB : Comment voyez-vous le rôle du prêtre dans une société déchristianisée telle que la nôtre ?

M. le c. : Le prêtre est toujours un levain, et je dis toujours aux petits groupes qui continuent à travailler avec moi pour accompagner les familles en deuil, et qui ont un certain âge : c'est le petit reste qui entretient la flamme. L'œuvre, c'est l'œuvre de l'Esprit saint et cette année, j'en parle beaucoup parce que c'est l'année jubilaire. Le thème de cette année est l'espérance. Quand on garde l'espérance, la présence d'un prêtre est toujours nécessaire, parce sa simple présence peut avoir des effets auxquels le fidèle ne se serait pas attendu. L'Esprit saint, c'est

la spiritualité, c'est l'espérance. Une famille est passée à la cure : oh, mais on est contents de voir qu'il y a de la vie au presbytère, qu'il y a un prêtre. Ça nous fait du bien.

PSB : Oui, c'est vrai, c'est très important.

M. le c. : Oui, le père de famille est quelqu'un qui n'est pas tout le temps à l'église, mais c'est quelqu'un qui est du village, qui sait que l'âme de notre village, c'est cette église-là, que les cloches continuent de sonner. C'est cette maison-là qui continue à vivre, et le fait même qu'il y a quelqu'un qui la fait vivre, ça me fait du bien, même si je ne vais pas tous les dimanches à l'église. Là, on est au-delà de la religion, on est dans la religiosité.

PSB : Je suis entièrement d'accord avec vous. Et même quand on s'est éloigné de la religion, il faut reconnaître qu'elle remplit un rôle social. Quand on regarde les photos des jeunes qui faisaient leur communion, il y a quelques décennies de cela, on voit un village beaucoup plus vivant qu'aujourd'hui. Il faut que le village soit une communauté, et le prêtre, à mon avis, doit en faire partie.

M. le c. : Le prêtre en fait partie, le prêtre est un animateur. Quand on sait qu'il y a un prêtre, les gens viennent pour se renseigner au sujet du baptême. On se dit : on a tous été baptisés, allez, le petit est né, pourquoi on ne le baptiserait pas ? Je reçois des coups de fil, des voisins ici, que je connais, me sollicitent pour les formalités. On se contacte, on communique. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est comme le filament d'une ampoule électrique. C'est petit, mais c'est ce qui donne de la lumière.

PSB : Très bonne image. Quand j'étais jeune, j'écoutais les récits de ma grand-mère sur la vie d'antan, au village, où la religion tenait une grande place, et quand on a le goût de l'histoire et qu'on voit l'évolution, les églises vides dans les campagnes, même quand finalement on n'est plus aussi croyant qu'avant, c'est quand même un crève-cœur.

M. le c. : Oui. Un crève-cœur. Vu de l'homme ! Mais vu de Dieu, on ne sait pas. (Rire) Les pensées de Dieu sont insondables. C'est pour cela qu'on dit que Dieu écrit droit sur des lignes courbes.

PSB : Là, ça peut faire une très bonne conclusion. Monsieur le curé, je vous remercie encore une fois d'avoir accepté cet entretien et d'y avoir répondu avec tant de franchise et d'amabilité. Je vous souhaite de belles années à Dombasle et en Meuse.

Propos recueillis par Bernard Mangin.